

Vol. I.—No. 1.

MONTREAL, SAMEDI, 1^{ER} JANVIER, 1870.

ABONNEMENT \$2 50.
PAR NUMERO 5 CENTS.

AU PUBLIC.

"L'Opinion Publique," tel est le titre du journal que nous fondons. Ce sera une revue essentiellement politique et littéraire.

Nous n'entendons pas faire un journal de parti, dans le sens généralement admis avant la Confédération. Le système politique qui nous régit depuis Juillet 1867, a créé un nouvel état de choses qui va déplacer, sinon complètement faire disparaître, les anciennes bases des partis qui se disputaient auparavant les faveurs populaires et la possession du pouvoir.

Le niveau de la politique, en se déplaçant, s'élèvera considérablement; on ne s'occupera que peu ou point des hommes, qui s'effaceront devant les principes.

Il y a donc maintenant place pour la réunion, sur un terrain commun, d'hommes ne partageant pas tous le même avis sur des questions incidentes qui ne demandent pas de solution immédiate, ni même prochaine.

Nous tenons, avant tout, à ce que notre journal soit le reflet de l'opinion publique; et une revue soignée des journaux tiendra nos lecteurs au courant du mouvement politique, ici et à l'étranger.

Plusieurs questions importantes, qui sollicitent vivement l'attention des gouvernements et des gouvernés, seront l'objet d'études spéciales, telles que l'avenir des classes ouvrières et agricoles en vue du développement et de la protection absolument nécessaires à donner à nos industries naissantes; les réformes à opérer dans l'agriculture et la colonisation; les mesures propres à empêcher ou du moins diminuer l'émigration; les modifications à apporter à notre système d'éducation secondaire, de façon à le rendre de plus en plus pratique, et à nous assurer plus d'avantages dans les luttes pacifiques du progrès bien entendu qu'il nous faut sans cesse soutenir et avec nos voisins et avec nos compatriotes anglo-saxons.

La tâche est sans doute au-dessus de nos forces: mais nous comptons, pour l'accomplir, sur l'indulgence de nos amis et sur le concours de plumes plus habiles qui ont bien voulu s'adjoindre à nous.

Notre littérature, nos feuilletons seront sévèrement choisis, et en partie l'œuvre d'écrivains canadiens. Nous n'oublierons jamais que le journalisme est un sacerdoce et qu'il faut non-seulement instruire, plaire, mais encore, et par-dessus tout, rendre meilleur.

GEORGE E. DESBARATS,
J. A. MOUSSEAU,
L. O. DAVID,
Propriétaires-Éditeurs.

UN SOUHAIT PRECIEUX.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Un nouvel enfant est né au journalisme canadien. Il vient au monde dans des circonstances heureuses, à une époque de joie et de réjouissances. Il va vous arriver au moment où vous échangerez avec vos parents et vos amis les témoignages d'amitié les plus touchants, les souhaits les plus agréables. Nous l'envoyons paré des langes les plus convenables que nous avons pu lui procurer, vous porter ses hommages et solliciter vos sympathies et votre encouragement. Ce cher enfant! il en a bien besoin; il entre dans une carrière semée de peines et de déboires, dans une route bordée de ronces et de dépins, où beaucoup de ses aînés ont reçu bien des meurtrissures et subi des

vicissitudes sans nombre. Animé des meilleures intentions, d'un caractère doux et bienveillant, il espère que vous ne le découragerez pas, à ses premiers pas dans le monde, et que vous le recevrez, le sourire sur les lèvres, lorsqu'il vous apparaîtra au seuil de vos demeures. Vous lui permettrez sans doute, de se reposer, de réchauffer au feu de vos foyers ses membres engourdis par le froid, et vous écouterez avec sympathie ses premières paroles. Il a choisi le premier jour de l'an, pour vous visiter, parce qu'il sait qu'en ce jour tous les cœurs sont ouverts à la bienveillance, toutes les mains tendues à l'amitié. Quel désenchantement! quel affront! si pour lui seul en ce jour heureux, vous n'aviez ni sourires ni charité, si pour lui seul vos portes étaient fermées. Qu'il regretterait ses illusions, sa confiance et son dévouement pour vous! Lui qui espère que vous le couvrirez de vos caresses, afin de l'engager à retourner, toutes les semaines, vous visiter et vous apporter les nouvelles de tout ce qu'il aura vu et entendu dans le monde! Mais non, il ne subira pas cette humiliation, car il s'adressera à vous, mesdames, toujours si bonnes et si tendres, vous le prendrez sous votre protection, vous l'adopterez au sein de votre famille, vous en ferez le compagnon, l'ami, le frère de vos enfants, et vous l'inviterez à revenir vous voir. Il grandira et se développera sous vos yeux; chaque fois qu'il passera chez vous il vous étonnera de ses progrès et vous charmera par ses bonnes qualités. Vous serez fières de l'avoir protégé, d'avoir contribué à son avenir. Toujours fidèle et reconnaissant il volera au-devant de vos desirs et se donnera tout le mal possible pour vous être agréable. Il vous offrira tous les samedis, un bouquet des fleurs les plus fraîches et les plus parfumées de la littérature et de la poésie, et sera toujours plein de bons conseils pour vos époux et vos enfants auxquels il enseignera à être de bons citoyens. Il leur inspirera le goût de la lecture, le culte des grandes pensées et des sentiments nobles, et leur apprendra à aimer leur religion et leur pays et à les servir fidèlement.

Si quelquefois sa toilette est négligée, vous vous rappellerez que c'est sur vous qu'il compte pour paraître avantageusement dans le monde et y produire tout le bien désirable. Il demande bien peu pour ce qu'il vous donnera: quelques sous épargnés sur des plaisirs futiles suffiront à son existence. Vous ferez une bonne œuvre et vous en serez récompensés au centuple. Rappelez-vous que c'est par la lecture, par l'instruction que l'homme développe les facultés que Dieu lui a données et acquiert les moyens d'élever et d'améliorer sa condition matérielle.

Aussi nous n'avons pas de meilleur souhait à vous offrir, au commencement de cette nouvelle année, que de recevoir avec faveur le journal que nous vous adressons. Ce sont là nos étrennes, puissiez-vous les trouver bonnes et méritoires.

L. O. DAVID.

Nous envoyons le premier numéro de l'Opinion Publique à un grand nombre de personnes dans toutes les villes et les campagnes du Bas-Canada.

Nous osons nous flatter que nos compatriotes se feront un devoir d'encourager une entreprise éminemment canadienne. En Europe et en Amérique les journaux illustrés comptent leurs abonnés par milliers, malgré que le prix de l'abonnement soit plus élevé que celui des autres publications. La découverte remarquable faite par MM.

Leggo et Desbarats, nous permet de publier notre journal à des conditions extraordinairement libérales. Nous ne pouvons croire que la population canadienne refusera d'encourager la fondation et le succès du premier et du seul journal canadien-français illustré qui soit publié dans le Bas-Canada.

Tous les jours on entend répéter qu'aucune entreprise canadienne ne peut plus réussir, nous voulons prouver le contraire. Quand on pense au grand nombre d'écoles répandues depuis vingt-cinq ans dans toutes les parties du pays, on s'explique difficilement le peu d'encouragement que reçoivent les journaux canadiens. Dans presque toutes les familles il y a maintenant quelqu'un qui sait lire, et cependant il y a de grandes paroisses qui ne fournissent que quatre ou cinq abonnés à nos journaux. C'est là un fait alarmant dont les étrangers tirent des conclusions peu honorables pour notre nationalité. Mais que font donc de leur instruction ces milliers d'enfants sortis de nos écoles? Comment continuent-ils de développer leur intelligence et d'augmenter leur petit fonds de connaissances et d'instruction élémentaire? Il n'est pas étonnant qu'à vingt ans il y en ait un certain nombre qui ne savent presque plus lire ni écrire. Quand, en présence d'un fait aussi déplorable, on voit dans la population anglaise de pauvres journaliers payer dix ou douze piastres par année à des journaux, on ne peut s'empêcher de rougir de l'apathie de nos compatriotes.

Si nous avions pu nous procurer les noms de toutes les familles où quelqu'un sait lire, nous leur aurions adressé notre journal; nous nous serions assurés, si cette apathie pour la lecture est aussi considérable qu'on le prétend. Ce serait peut-être une cruelle expérience, mais elle nous aurait profité. On craint de dépenser deux ou trois piastres par année pour un journal! Quelle triste économie! Mais sans parler des effets salutaires de la lecture d'un bon livre ou d'un journal utile sous le rapport moral et intellectuel, combien d'hommes doivent leur position et leur fortune aux pensées, aux inspirations qu'une lecture utile a fait jaillir dans leur esprit? Une ligne, un mot suffisent quelquefois pour donner l'essor à une faculté, pour lui imprimer un mouvement heureux, pour enfanter une découverte.

Nous manquons d'industrie, répète-t-on, de tous côtés, nous ne savons pas tirer parti de nos ressources, des richesses immenses enfouies dans notre sol. Est-ce étonnant? Un peuple qui ne lit pas, qui ne cherche pas à s'instruire connaît-il ses richesses, sait-il en tirer parti? Evidemment non. Mais vraiment il est de ces choses qu'on ne peut pas démontrer sans craindre de se rendre ridicule: c'est à peu près comme si nous entreprenions une théorie sur l'utilité de la lumière.

Quelqu'un nous disait l'autre jour, que nous perdions notre temps et notre argent, qu'un journal illustré, même à \$2.50 ou six sous le numéro, ne triompherait pas plus que les autres de l'indifférence de la population canadienne. Est-ce possible? En attendant nous espérons.

L. O. DAVID.

Nous sommes heureux d'annoncer qu'outre messieurs Montpetit, Oumet et Prud'homme, nous aurons pour collaborateurs M. Langelier, professeur de Droit à l'Université Laval de Québec et le populaire Carle Tom. De pareils noms dispensent de commentaires et de promesses.

Il est pour toutes les sociétés des époques de crise et de transition, des moments d'incertitude et de danger.

Une nation vit pendant un certain temps des dévouements et des grandes vertus qui ont présidé à son origine; l'aurore qui couvre son berceau illumine plusieurs générations, et le sang de ses fondateurs, encore humide sur le sol qu'ils ont illustré, parle aux cœurs, agit sur les âmes.

Le bien-être et la prospérité manquent rarement à une jeune nation; la terre sur laquelle elle a planté sa tente satisfait pleinement à ses besoins et à ses desirs.

Ce sont là les deux principales causes du bonheur et de la tranquillité qui signalent les premiers temps de l'existence d'un peuple.

Plus tard viennent avec l'oubli du passé et les besoins du présent les époques de décadence morale et matérielle, et c'est alors que le patriotisme et l'intelligence sont nécessaires au salut et à la conservation d'un peuple.

La société Canadienne-française a une origine et un passé magnifiques. La gloire ne lui a pas manqué à l'ombre du drapeau de la France, et elle a conservé pendant longtemps les nobles sentiments et les glorieuses traditions de ses généreux fondateurs. Etablie par des missionnaires et des soldats elle puisait dans le souvenir de leurs héroïques actions la force et l'énergie qui font les grandes nations.

De plus elle avait ce qui, sur ce continent, vaut mieux que la gloire, elle était riche; un sol fertile et immense lui offrait des ressources inépuisables; pendant près d'un siècle elle a vécu dans la prospérité.

Notre jeune société est-elle ce qu'elle était et a-t-elle réalisé surtout ce qu'elle promettait?

Peut-on affirmer que nous sommes sur ce continent, comme autrefois, les représentants de ces sentiments chevaleresques et de ces traditions d'honneur, dont la France se glorifie, que la religion et la probité sont aussi fermes et vivaces dans nos cœurs que dans ceux de nos pères?

Où sont-ils ces hommes au caractère si franc et si indépendant, héritiers de la noble fierté et de l'esprit chevaleresque du vieux gentilhomme français.

N'est-il pas vrai qu'il y a dans toutes les âmes une apathie et une indifférence éminemment fatales aux intérêts les plus sacrés du pays.

Il y a certes encore du patriotisme et des sentiments nobles au sein de notre société, il y a de belles intelligences et de nobles caractères: mais il est évident que le niveau moral de notre population a baissé depuis quelques années et qu'il se manifeste dans les diverses classes qui la composent des éléments de décadence, des symptômes de dépression, des apparences d'amoindrissement.

Nous avons au commencement de cet article, exprimé implicitement la pensée que l'état moral d'un pays subissait l'influence de sa situation financière: c'est une vérité incontestable. Le corps réagit constamment sur l'âme et lui communique ses affections et ses souffrances; ainsi l'ordre matériel exerce sur les facultés morales d'une société une influence heureuse ou fatale.

Un peuple ne vit pas que de sentiments, de souvenirs et de gloire; il lui faut du pain, et ce pain il ne peut le gagner qu'à la sueur de son front. Ainsi Dieu l'a voulu dans ses décrets éternels, et depuis six mille ans l'homme obéit à cette loi immuable, exécute cette terrible sentence. Vivre est donc le principal but de ses efforts, le point de concentration de ses tendances et de ses facultés.

Dans ce siècle surtout de positivisme et de matérialisme, le bien-être et la prospérité sont des éléments nécessaires du bonheur et de la conservation d'un peuple. La patrie est le pays où l'on vit, le gouvernement le plus populaire et le plus légitime est celui qui donne aux peuples la plus grande somme de bien-être et de jouissances.

L'Amérique offre une éclatante démonstration de cette vérité. Pourquoi ce courant magnétique qui pousse vers ses rivages heureux les peuples de l'Europe? Pourquoi cette considérable expatriation des enfants de la France et de l'Angleterre si enthousiastes de la grandeur de leur patrie et des immortels souvenirs de leur histoire?

Est-ce l'attrait des institutions républicaines qui attire ces flots d'immigration? Non, c'est le mirage séduisant de la fortune et de la prospérité matérielle, c'est le travail que l'industrie offre à des millions de bras. L'Europe épuisée par le travail de plusieurs siècles ne suffit plus aux besoins de sa population, à l'énergie et à l'activité des nations qui l'habitent. Elle déverse dans un autre monde un excédant de forces et de besoins qu'elle ne peut plus satisfaire.

Pour nous, quels que soient les souvenirs glorieux de notre histoire et la noblesse de notre origine, nous n'en resterons pas moins en arrière des populations qui nous entourent, si nous ne tournons pas nos facultés et nos capitaux vers le développement de nos ressources matérielles. Il est glorieux d'avoir des champs de bataille qui s'appellent Carillon, Chateauguay ou les plaines d'Abraham, mais encore faut-il ne pas y mourir de faim. L'esprit

de tradition est louable, quant il sait se concilier avec les exigences et les besoins du temps et qu'il n'est pas un obstacle au progrès d'une nation et au perfectionnement continu de l'humanité voulu par Dieu. D'ailleurs ce n'est pas en restant pauvres que nous conserverons mieux notre foi et les vertus de nos pères et que nous consoliderons notre existence nationale. Au contraire, la pauvreté nous détruira en nous faisant les humbles serviteurs des populations énergiques au milieu desquelles nous vivons et en nous ôtant les moyens de faire respecter notre héritage national. On attribuera à notre origine et à notre foi notre infériorité et on regardera comme des éléments de faiblesse, ce qui fait à juste titre notre gloire et devrait être notre force. La foi n'exclut pas l'esprit d'entreprise, au contraire il est dans l'ordre de la Providence que l'homme cherche constamment à améliorer sa position et à acquérir les moyens de faire du bien à ses semblables et de créer une position honorable à sa famille, à ses descendants. C'est par cette noble ambition que s'opèrent les destinées du monde, et il n'est ni chrétien ni raisonnable celui qui enseigne et pratique le contraire.

Il s'opère en ce moment au sein de notre population un mouvement considérable pour entraîner l'opinion publique dans une voie plus favorable à notre avenir; nous nous proposons de prendre part à ce mouvement, de l'activer dans la mesure de nos forces et d'indiquer même quelques moyens d'améliorer et de changer une situation qui devient déplorable.

L. O. DAVID.

Les Canadiens des Etats-Unis, auxquels nous envoyons le premier numéro de *L'Opinion Publique*, voudront bien nous faire parvenir immédiatement le montant de leur abonnement pour six ou douze mois, s'ils veulent recevoir les numéros suivants.

Nous espérons que nos compatriotes absents encourageront cette nouvelle entreprise canadienne. Comme nous n'en connaissons qu'un très petit nombre, auxquels nous adressons notre journal, nous comptons sur le patriotisme et la libéralité de quelques uns d'entre eux pour répandre *L'Opinion Publique* dans leurs localités respectives. Le prix de l'abonnement pour les Etats-Unis est de \$3.00 par année.

Les exercices du Jubilé et de la retraite préparatoire à la fête de Noël, à Montréal, ont été remarquables par l'affluence de la population catholique dans les églises et par l'éloquence des prédicateurs. Les fidèles, chaque soir, étaient dans l'embarras du choix: à l'évêché, Mgr. BIRTHA! à l'église paroissiale, le Rev. Père LENEUF! et à St. Jacques, M. COLIN! Il y avait de quoi satisfaire les goûts les plus délicats.

Les RR. PP. Jésuites et Oblats n'ont pas montré moins de zèle et obtenu moins de succès. Le père LENEUF que nous avons eu le plaisir d'entendre plus souvent a laissé des traces profondes dans le souvenir de la population de Montréal. Ses prédications se distinguaient par une heureuse alliance de la science et du sentiment. Le Séminaire de St. Sulpice depuis quelques années se fait un devoir d'illustrer la chaire de Notre Dame; et s'il nous procure l'avantage d'entendre des prédicateurs étrangers, ce n'est pas qu'il en manque maintenant.

ENTRÉE DES VOLONTAIRES CANADIENS A CIVITA-VECCHIA.

Le 20 octobre, 130 Canadiens, engagés volontaires aux zouaves pontificaux, sont arrivés à Civita-Vecchia.

Coiffés d'un kepi à galon d'or, chaussés de gros souliers et de bas brun-rouge emboitant un pantalon étroit, ces Français du Nouveau-Monde n'ont rien de la roideur américaine, ils conservent le maintien dégagé, la physionomie ouverte et la désinvolture originaire. Nul doute qu'ils ne soient aptes à enlever une position ou à repousser un coup de mains avec la furie, le vieil entraînement gaulois.

Mais ils sont bien jeunes? Si quelques têtes barbues ne dominaient les rangs, on les prendrait pour des lycéens en voyage. Ces enfants supporteraient-ils les fatigues d'une véritable guerre?

Quoi qu'il en soit, à part les opinions diverses que soulève la question romaine, saluons cette vaillante jeunesse! Respect et honneur à toute conviction sincère qui, aux heures pénibles, s'affirme par le dévouement.

Le Monde Illustré.

LA HALLE AUX JOURNAUX, A PARIS.

Bien des habitués de Paris seraient en peine de trouver ce lieu, cependant si fourmillant de vie à certaines heures du jour. Notre gravure représente les marchands en gros distribuant leurs friandises aux gamins. Ce dépôt central des journaux de Paris se trouve Rue du Croissant, près des bureaux de la *Patrie*, du *Siccle*, de la *Presse*, &c. Trouvé, le fondateur de cette industrie, s'y ruina, mais ses successeurs y font fortune. Le nom de Halle aux Journaux s'étend aux environs entiers, car plusieurs maisons s'y font concurrence. Depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, sauf trois heures sur le haut du jour, la clameur y va en croissant à mesure que les journaux font successivement irruption sur la scène. Le *Siccle* ouvre le bal, et la *Patrie*, le *Peuple*, &c., se présentent à la dernière heure.

BILAN DE L'ANNÉE.

Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux une courte analyse des principaux événements de l'année. Ils sont peu nombreux, mais importants en féconds résultats.

En Canada, les auteurs de la Confédération ont vu avec plaisir leur œuvre se compléter, ou du moins avancer considérablement par la pacification de la Nouvelle-Ecosse et sa soumission au nouvel état de chose, l'acquisition du Nord-Ouest et le progrès dans le sens fédéral fait par Terre-Neuve, l'Isle du Prince Edouard et la Colombie Anglaise.

L'Hon. Jos. Howe, l'ancien chef des Repealers, a, par son entrée dans le cabinet fédéral, en quelque sorte mis le sceau aux bonnes dispositions de la Nouvelle-Ecosse pour l'avenir.

Du côté de la Terre de Rupert, les choses n'ont pas un aussi bon aspect. Le Lieutenant-Gouverneur McDougall et son gouvernement provisoire sont mal reçus, ou plutôt ne sont pas du tout reçus. Les *métis*, conduits par Riel, jeune Canadien-Français, à qui tout le monde reconnaît un grand talent et de belles facultés oratoires, forment un corps considérable d'insurgés qui s'opposent, les armes à la main, à l'entrée des nouvelles autorités sur le territoire. Quelle est la cause de ce soulèvement? Proviennent-ils de dispositions décidément hostiles au gouvernement fédéral? ou de préjugés habilement répandus parmi ces populations contre l'Hon. M. McDougall par suite de son insuccès dans les Isles Manitoulines? ou enfin de griefs fondés contre quelques agents canadiens auparavant envoyés dans le pays et dont l'indiscrétion, le défaut d'expérience ou la dureté, ont inspiré aux rebelles des craintes pour leurs droits?—Les renseignements nous manquent sur les causes exactes de cette rébellion. Le mauvais vouloir de la Compagnie de la Baie d'Hudson y est peut-être pour quelque chose.

Quoi qu'il en soit, les dernières nouvelles sont graves, et tout fait présager une prise d'armes générale. On annonce même comme certain le retour de M. McDougall et de sa suite.

Les Etats-Unis sont sérieusement à l'œuvre pour payer l'énorme dette que leur a laissée leur dernière guerre civile. Grant paraît vouloir justifier son axiome—*let us have peace*—et réussit à faire rentrer à peu près tous les ci-devant Etats rebelles. Les finances de la République pour l'année courante se sont soldées par un excédant d'une cinquantaine de millions, appliqué à réduire la dette d'autant.

Les réformes introduites dans la constitution française ont surpris beaucoup l'opinion publique, même en France. L'esprit de la domination est si bien dans la nature de l'orgueil humain que l'on ne pouvait croire que Napoléon III, après avoir régné despotiquement pendant 17 ans, abdiquerait en quelque sorte son pouvoir personnel pour substituer à l'empire absolu un système constitutionnel qui se rapproche beaucoup de la forme anglaise. Ce n'est pas encore le gouvernement représentatif proprement dit, avec toutes les responsabilités ministérielles, avec toutes les garanties résultant de la pondération des pouvoirs, tel qu'on le pratique en Angleterre et ici. Mais c'est déjà un pas immense, un changement radical, qui contient en essence, en germe, tout ce qu'il faut pour obtenir tout ce qui lui manque encore afin de satisfaire les partisans du gouvernement constitutionnel. Nous n'avons qu'un souhait à formuler, c'est que l'élément révolutionnaire et socialiste, qui, grâce à l'octroi des nouvelles libertés, a depuis quelque temps, pris un ton si agressif, une position si menaçante, ne gâte pas de si beaux commencements et ne finisse pas par épouvanter par ses violences et décourager par ses succès ceux qui prétendent que notre grande et belle France est capable et digne de se gouverner.

En Angleterre, le cabinet Disraeli a sombré sur la question de l'Eglise d'Irlande. Il faut avouer que le ministre Gladstone, qui lui a succédé, sous le prétexte de pacifier l'Ile Sœur, n'a guère été plus heureux que son prédécesseur. L'insurrection féniennne, détestable et malheureuse à tous les points de vue, a été étouffée, mais n'est pas encore éteinte; de regrettables désordres, des meurtres atroces viennent de temps à autre épouvanter le gouvernement et le peuple anglais et leur prouver qu'il existe encore des haines profondes, des restes de combustion ardente sur lesquels il suffirait de jeter une seule étincelle pour en faire un vaste incendie. Toutefois, l'histoire n'en réservera pas moins une grande et glorieuse place dans ses annales à M. Gladstone pour sa loi du *disestablishment* et ses efforts pour le règlement de la question agraire. Tous les historiens, tous les orateurs ont flétri cette inique plaie qui avait le nom curieux d'Eglise Etablie d'Irlande, dont la description peut se faire en très peu de mots: un clergé anglican, vivant en partie en dehors de l'Irlande, possédait à peu près huit millions de louis sterling de propriétés volées aux catholiques d'Irlande dans les premiers temps de la Réforme, tandis que les cinq sixièmes de la population, catholiques, étaient obligés non-seulement de supporter leur clergé, mais encore, malgré leur extrême indigence, d'aider au soutien des révérends protestants, dont les revenus se dépensaient en Angleterre ou sur le continent. La mesure de Gladstone va avoir pour effet de remédier en partie à ces maux dont les Irlandais se plaignaient vainement depuis des siècles. Nous nous proposons de parler plus tard en détail de cette question, de même que de faire connaître les divers projets dont s'occupe l'opinion en Angleterre sur les rapports entre propriétaire et fermier en Irlande.

Le 8 décembre a vu s'ouvrir, à Rome, la plus auguste et la plus belle assemblée que le monde ait jamais contemplée : le Concile oecuménique. Ces grandes assises religieuses, convoquées par Sa Sainteté le Pape Pie IX, offrent à tout cœur catholique, à tout esprit impartial, de bien douces pensées, de bien grandes réflexions. Dans tous les pays, chez tous les gouvernements, partout, les intérêts matériels, les pitoyables ambitions humaines tiennent les esprits en activité constante, les absorbent presque complètement. Ici, un souverain tombé cherche, dans les intrigues, le moyen de revenir au sommet et de rattrapper l'or et les jouissances perdus. Là, comme en Espagne, des hommes, qui n'ont de grand que l'ambition d'arriver et de rester, dirigent tous leurs efforts vers le maintien, par le désordre et l'irrégularité, d'une autorité, d'une influence que le vent changeant de la popularité peut leur arracher demain. Ailleurs, c'est tout un peuple occupé à chercher, dans la science et l'industrie, les moyens de vivre bien et de vivre abondamment.

Rome et son illustre Pontife présentent un bien autre spectacle. Dans ce petit coin du globe, dédaigneusement montré du doigt par les esprits forts et les sectes ignorantes, s'agitent d'autres questions, d'autres problèmes, dans lesquels la pauvre ambition humaine n'a rien à voir. On va s'y occuper des âmes, on va s'y occuper de religion et de morale ; de ce qui élève et assainit la conscience, purifie le cœur, de ce qui, en un mot, forme et grandit l'homme. Assis sur le roc immuable de Pierre, Pie IX invite ses enfants, ses frères dans l'épiscopat à venir se concerter avec lui, lui prêter le secours de leurs conseils et de leurs suggestions, l'éclairer sur l'état et les dispositions des millions de catholiques répandus par toute la terre, pour prendre les mesures nécessaires d'arrêter l'ennemi, de refouler le flot toujours montant et grossissant de l'armée du mal, l'impunité, l'irrégularité et l'immoralité, et huit cents à mille évêques, accourent de toutes parts, "des terres de feu comme des terres de neige," arrivent et se prosternent aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Ils sont prêts à tout sacrifier pour lui aider à sauver les âmes et les sociétés. Ils sont bien à plaindre, ceux qui ne comprennent ce qu'a de sublime ce spectacle !

Nous ne pouvons finir cette revue sans mentionner, dans un autre ordre d'idées et de faits, les deux plus grands progrès que l'humanité ait vu s'accomplir : l'ouverture du canal de Suez et le chemin de fer du Pacifique. Ces événements sont tout récents, surtout l'inauguration du canal de Suez ; la presse en a démontré l'immense portée, et nous nous contenterons de les signaler.

J. A. MOUSSEAU.

P. S.—Depuis que ce qui précède est écrit, le télégraphe nous montre l'empereur des Français sérieusement engagé à compléter ses réformes. Emile Ollivier, chef de l'opposition modérée, aurait été chargé de former un nouveau ministère, choisi au sein de la majorité. En se dévouant ainsi spontanément à l'autorité souveraine, dans un temps de calme profond, et où il se sent appuyé de sa fidèle armée et de la grande majorité du peuple français, Napoléon donne au monde un exemple de modération, de sagesse et de grandeur dont il faut chercher des modèles dans les plus belles pages de l'histoire.

J. A. M.

Nous regrettons de ne pouvoir orner les pages de notre premier numéro d'un magnifique tableau représentant le marché Bonsecours, la veille de Noël. Voulant expédier le Journal sans faute, aujourd'hui, nous avons été obligés de nous servir de quelques unes des gravures de *L'Illustrated Canadian News* de M. Desbarats. Nous prions nos lecteurs de ne pas juger de ce que nous pouvons faire par ce premier numéro. Qu'ils veuillent attendre le second et ils verront ; s'ils ne désirent pas alors s'abonner ils renverront les deux numéros. Il ne faut pas oublier que la découverte de MM. Desbarats et Leggo est à ses premiers essais. Le succès est déjà surprenant. Il est peu d'inventeurs qui aient pu en dire autant au bout de quelques mois de travail et de recherche.

Quelqu'un demandait à une petite fille ;
—Qu'aimes-tu mieux, de ton chat ou de ta poupée ?
La petite se fit longtemps prier pour répondre ; puis elle dit tout bas à l'oreille du questionneur :
—Vois-tu, j'aime mieux mon chat ; mais n'en dis rien à ma poupée !..

Entre deux petites filles :
—Moi, j'ai eu une robe pour mes étrennes ; et toi ?
—Moi, une poupée.
—Ah ! tu jones encore à la poupée ?.. Moi pas. Je suis trop grande.
Et celle que ton oncle t'a donnée ?..
—Ah ! celle-là, je l'ai serrée dans une armoire... pour quand je serai mariée. Je la donnerai à mes enfants.
—Et si tu n'en as pas ?
—Et bien, ce sera pour mes petits-enfants.

Deux petites filles se promènent dans la campagne.
Au milieu d'un pré paissent deux vaches, une blanche et une noire.
—Tiens, dit l'une des deux petites à sa camarade, tu vois ces deux vaches ?
—Où.
—Eh bien, c'est la vache blanche qui donne le lait et la vache noire donne le café.

NOUVELLE CANADIENNE.

Le père Giroux était jadis un bon cultivateur du Côteau Landing. Il avait sous les pieds plusieurs bonnes et belles terres, et dans une vieille tuque bleue logée dans un coin de sa paillasse, dans sa bourse de cuir de chevreuil, jaunée au contact de sa blague, et jusque dans un bas de la bonne femme, il y avait de bons et nombreux écus, bien trébuchants, étoilés de plus d'une pièce d'or.

Le père Giroux vivait au temps où, garçon, on allait voir les filles à pied, sans compter les milles ni même les lieues. Les nerfs étaient fermes, le cœur léger et hardi. On était fier d'un capot d'étoffe bleue (*petite étoffe*), d'une chemise de coton barré et d'un épais fichu de soie. On faisait le trajet en *souliers de bouff*, portant précieusement dans son mouchoir une paire de bottes ou de lourds souliers français. Au coin d'une haie voisine de la demeure de sa belle, on changeait de souliers pour la veillée.

Une fois marié, on se munissait d'un métier à tisser la laine et le chanvre ; on se coiffait d'une tuque en guise de chapeau, et les souliers français bien luisants prenaient place sur la dernière étagère de l'armoire pour n'en descendre qu'une ou deux fois l'année. Le dimanche, mari, femme, enfants montaient dans une *grand charette*, aux jantes larges de six pouces et sans ferrure que traînait un cheval et quelquefois un bœuf, et on se rendait ainsi à l'église implorer les bénédictions du bon Dieu.

Comme le bon Dieu devait les bénir avec plaisir, ces braves gens au cœur droit et pur qui passaient toute leur vie sous son regard, dans l'exercice de leur état et dans l'accomplissement des saints devoirs de la religion et de la famille. Toute leur ambition se bornait à bien élever leurs enfants et à les établir avantageusement.

Lorsque devenus vieux, ils voyaient leurs fils marcher sur leurs traces, élevant leurs familles comme ils avaient été élevés eux-mêmes ; ils remerciaient la Providence d'avoir comblé ainsi leur vie de bonheur.

Ils s'éteignaient dans les bras de ces enfants bien aimés en les bénissant avec larmes, mais en souriant au ciel qui s'ouvrait au-dessus de leur chevet.

Hélas ! que nous sommes loin de là. Combien ils sont rares ceux qui vivent et meurent ainsi maintenant !

C'était en 1849.

Le père Giroux avait deux fils, Moïse et Léon, à qui il comptait remettre bientôt les mançons de sa charrie. Quoique relativement jeune encore, et plein de vigueur, il songeait déjà à se retirer dans cette douce quiétude d'esprit et de corps qu'on appelle *vieillesse de ses rentes*, et à passer la boucle, comme il le disait, aux mains de ses enfants.

L'aîné des deux, Moïse, répondait de son mieux aux vœux du père. Actif, laborieux, il s'était attaché au sol qui le nourrissait et jamais il n'avait élevé son regard au-delà des limites de la terre paternelle.

Il n'en était pas de même de Léon ; celui-là avait appris à lire et à écrire, avait frayé avec plusieurs jeunes commis du village ; il lisait les journaux et tenait par là l'oreille ouverte à tous les bruits que la fortune sème sur ses pas.

A cette époque, le seul nom de "Californie" troublait la tête, tourmentait l'imagination de tous les rêves de la richesse et du luxe. Les jeunes gens, les pères de famille mêmes, partaient par vingtaines, et se dirigeaient vers ce pays, où la poussière des chemins était de fer.

Léon, toujours rêveur, soucieux, travaillait à la terre sans aucun goût. La bêche lui pesait aux mains. Souvent on le surprenait debout et immobile, au milieu d'une rigole qu'il était occupé à creuser. Des demi-journées entières s'écoulaient et il avait à peine donné quelques coups de bêche.

Le père le gourmandait et le traitait de lâche ; mais la mère réprimait pour lui.

—Tu sais bien pourtant qu'il est bon enfant, qu'il a du cœur, ce pauvre Léon. Il est jeune, et puis il grandit si vite, il n'a pas la force d'un homme, tu devrais comprendre cela.

—Pas la force d'un homme ! eh bon Dieu ! à son âge, je faisais mes trois arpents de fossé dans ma journée et je tenais la première planche dans les récoltes. J'aurais bien voulu voir que quelqu'un se serait avisé de mettre le nez devant moi. Il en aurait sué des gouttes d'eau chaude celui-là. Tiens, pauvre vieille, tu as beau prendre sa part et le défendre, tu ne m'empêcheras pas de croire qu'il ne fera qu'un bon à rien. Il a des amis, des sauteurs de comptoir, des avocats, qui lui ont fourré de mauvaises idées en tête. Je ne serais pas surpris qu'un jour ou l'autre il me demanderait de l'argent pour partir.

—Partir ! et pour où aller ?

—Tu ne sors pas beaucoup, toi, pauvre vieille, tu ne sais pas ce qui se dit dans le pays et de quoi il en retourne en ce moment-ci, dans le village et à la ville surtout. Tout le monde a la tête à l'envers. Les gazettes parlent d'un pays où on ramasse l'or à la pelle. Il y en a dans la terre, à toutes les profondeurs, par lits, par couches, par cailloux. Une pierre de ce pays-là, au dire de plusieurs, vaut mieux qu'une de nos plus belles terres. Eh bien, ma chère femme, je suis presque sûr que Léon a envie de partir pour cet endroit qu'on appelle la Californie.

—Est-ce que c'est bien loin ce pays-là ?

—Loin ! oh ! c'est presque au bout du monde, c'est à des centaines et des milliers de lieues d'ici.

—Quoi, c'est plus loin que l'Amérique ?

—Plus loin que l'Amérique ! mais quand je te dis qu'il y a plus de mille lieues à faire pour s'y rendre ; plus loin que l'Amérique ! mais ceux qui en sont revenus ont passé deux mois sur une mer, trois mois sur une autre et cinq semaines sur terre, pour traverser un pays inhabitable où la fièvre, les serpents et les bêtes sauvages vous emportent les hommes par milliers.

—Oh ! mais c'est impossible, Léon n'a jamais pensé à aller par là.

—Il n'y a que trop pensé, ma chère amie, il ne pense qu'à cela. Hier, par exemple, si je n'avais pas été au champ, il estropiait le cheval gris sur la herse. Cette pauvre bête était rendue à la clôture du trait-quarré et il lui criait toujours "marche donc, grison." Le cheval, qui est franc, tirait à plein collier, voulait avancer, mais il se rebiffait en face de la clôture ; si bien qu'à la fin il s'est embarrassé dans ses traits, la herse s'est renversée, et si par malheur, il était tombé dessus, il aurait été hors de service pour toute sa vie. Une chance que j'étais là et que j'ai crié à temps pour le calmer. Quand je suis accouru pour le dépêtrer, Léon avait l'air d'un homme qu'on a réveillé en sursaut ; je l'ai grondé pas mal fort ; mais il a continué de herser en bougonnant sans rien répondre. — Cette nuit, la tête m'a trotté longtemps à cause de cela, j'ai réfléchi encore aujourd'hui et j'en suis venu à me dire que s'il me demande sa carte de route je ne la lui refuserai pas.

—Quoi, tu le laisserais aller, et tu dis que c'est au bout du

monde, cette Californie. Ah ! tu n'aimes pas tes enfants... mille lieues ! et puis pas de parents... pas d'amis... pas de prêtres... s'il allait mourir là... oh non, non, jamais ! jamais ! tu as plus de cœur que cela !

La mère sanglotait, pendant que le père Giroux, après avoir arpenté la chambre de long en large, s'éloignait en disant : "S'il ne me le demande pas, je ne lui offrirai pas, bien entendu, mais s'il l'a en tête, je le laisserai partir. Après tout, tant loin que ce soit on peut en revenir, puisqu'il y en a déjà plusieurs qui en sont revenus."

De la chambre voisine, Léon avait tout entendu. Ce qu'avait dit M. Giroux, tout en plumant, lui avait donné le courage et la force de parler.

Aussi, dès le lendemain, abordant le brave homme, d'un air soumis et attristé, il lui fit part de son projet trop réel d'aller en Californie.

—Tu ne m'apprends rien, répondit le père, je le savais depuis longtemps, mais as-tu songé à la peine que tu vas causer à ta mère ?

—Oh ! je reviendrai ! Deux ou trois ans ce n'est pas si long après tout.

—A ton âge, oui, ce n'est pas long, mais à notre âge à nous, c'est bien différent, va ! Et puis qu'est-ce que tu vas aller faire là ?

—Travailler, à creuser la terre, chercher de l'or—faire comme les autres enfin, et revenir riche.

—Travailler, creuser, c'est bon à dire, mais toi qui ne peux pas même faire une rigole, comment pourras-tu percer des puits, fendre des pierres, faire le lavage et tout le travail du métier. Tiens, va mon garçon, je consens à ce que tu partes, mais je ne compte pas que tu fasses jamais fortune, pas plus là-bas qu'ici.

—Et pourquoi pas, s'il vous plaît ?

—Mon cher garçon, je te connais et je t'ai jugé depuis longtemps. Souviens-toi de ce que je te dis là.

"Tu ne feras d'argent, toi, que quand les grenouilles auront des queues."

Le père Giroux paraissait animé en disant cela.

Peu de jours après cette courte altercation, Léon Giroux muni de deux cents piastres que lui avait données son père et de cinquante autres que sa mère lui avait glissées, sous-main, s'embarquait à New-York, à bord d'un voilier, en route pour la Californie. Dans le vieux navire, se rencontrèrent une vingtaine d'autres Canadiens, presque tous des jeunes gens, aux formes athlétiques, à l'âme ardente, à l'esprit aventureux, qui trouvaient que leur père avaient le pas trop lent et qui voulaient d'un seul bond tenter d'arriver au faite de la prospérité. Nouveaux Argonautes ils s'en allaient le cœur rempli d'espérances à la recherche d'une autre toison d'or.

Beau voyage que celui-là, beau voyage au départ, beau voyage jusqu'à l'isthme de Panama. Les misères trop réelles se noyaient dans des rêves d'or.

Léon Giroux se lia bientôt d'amitié avec Roger Daoust, jeune médecin plein d'avenir, frère de Charles Daoust ce brillant écrivain que nous venons de perdre ; mais il n'eût le temps de le connaître que pour le mieux regretter. Ce beau jeune homme, tant aimé, tant admiré parmi nous, ne devait pas arriver au terme du voyage.—La fièvre le saisit en traversant l'isthme et il expira dans la traversée de Panama à San-Francisco.

On enveloppa son corps dans une toile grossière, un sac de sable fut fixé à ses pieds, on le hissa sur la planche fatale inclinée vers le gouffre. Mr. Chs. Rapin, de Beauharnois, lui chanta un *libera* souvent interrompu par des sanglots—puis d'un coup de bascule imprimé à la planche, il disparut à jamais dans l'abîme sans fond.

Les yeux des passagers restèrent longtemps fixés sur le point de la mer où ils venaient de le voir disparaître. L'onde calme et unie s'étendait au loin sous leurs yeux, sombre comme un linceul.

Une troupe de requins affamés se jouaient dans le sillage du navire.

La mort en mer est une mort complète ; elle ne laisse rien après elle. Après la chute vient l'engloutissement, au fond du gouffre même s'ouvre un autre gouffre inattendu ; l'âme s'élève dans l'immensité de l'espace, le corps s'abîme dans l'immensité des profondeurs. Que reste-t-il après cela ? Quelques larmes dans les yeux, des amis au départ de l'âme, quelques flocons d'écume sur la vague au départ du corps.

Le marin peut se faire à cette mort, il est convenu avec la mer qu'un jour ou l'autre il lui donnera son corps—mais il n'en est pas de même de nous. Il nous en coûte de mourir ainsi tout entiers. Avoir une place au cimetière, marquée par une humble pierre ou par une petite croix de bois, il nous semble que c'est encore être quelque chose, c'est presque de la vie.

A quelques mois de là, cette triste nouvelle de la mort de Roger parvint jusqu'ici. Pendant quelques jours on réussit à la cacher à sa bonne mère, mais elle en surprit bientôt le secret dans les yeux de son fils Charles. Vainement, celui-ci s'efforça d'atténuer le coup terrible... la pauvre mère tomba comme foudroyée en s'écriant "Roger est mort, je meurs moi aussi." Ce furent ces dernières paroles.

On sait que Charles Daoust a été un avocat distingué du barreau de Montréal, qu'il a été un orateur politique richement doué, un écrivain éminent, mais ce que l'on sait moins c'est qu'il était l'un de nos meilleurs poètes. Il avait publié en 1845, une pièce de poésie que le *Repertoire National* a recueillie, et dans laquelle on lit l'extrait suivant.

Naître, vivre, mourir sans élever les yeux.

Plus haut que le sillon du champ de ses aïeux,

Se mouvoir ignoré dans un coin de l'espace

Où la plus longue vie est un songe qui passe :

Telle est pour la plupart des malheureux mortels

La destinée écrite aux décrets éternels.

Né sous le ciel d'azur de la Nouvelle France,

Des songes de bonheur ont bercé mon enfance :

Un immense désir vainement comprimé

Chaque jour s'agrandit dans mon cœur enflammé

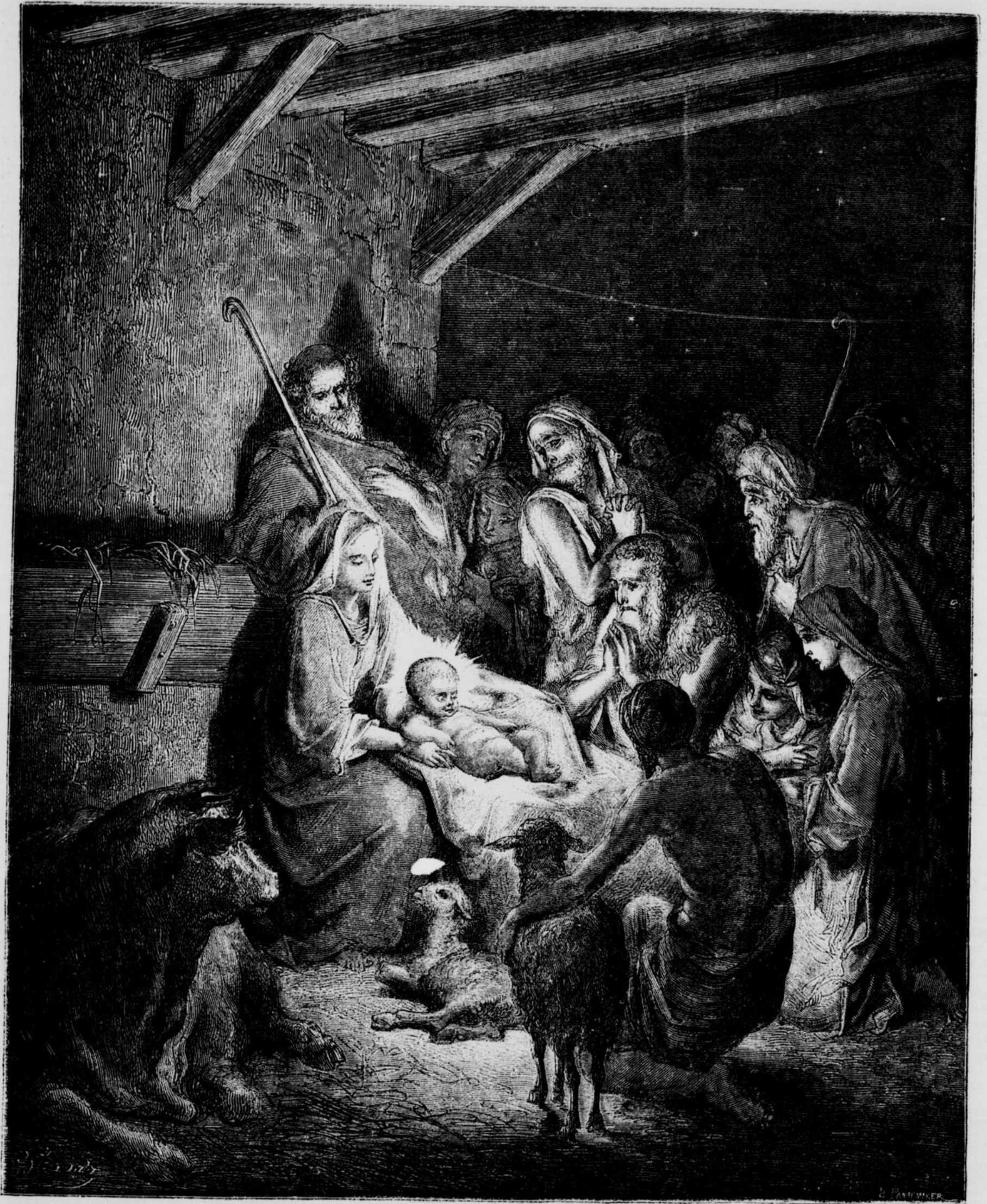
Comme le flot captif qui bouillonne terrible,

Si l'on met un obstacle à sa marche paisible !

Touchantes pensées, saturées d'une trop véritable amertume, nobles aspirations trop cruellement comprimées, généreuse ambition jaillissant des sources vives du talent, qu'il vous eût gaiment sacrifiés, le jour qu'il reçut dans ses bras sa mère inanimée, à l'existence calme quoiqu'ignorée du laboureur ; qu'il eût enfoui ses rêves avec bonheur dans le sillon de la terre paternelle pour pouvoir encore avec son frère partager l'amour inéprouvable de la meilleure des mères. Cette double mort devait répandre une ombre sur le reste de sa vie. Il n'a jamais été dans ses plus vigoureux efforts tout ce qu'il aurait pu être. Il fallait presque le pousser pour le faire agir. Au revers de ses actions on peut retrouver toujours la triste image de ce frère et de cette mère si soudainement enlevés à son affection.

(A continuer.)

A. N. MONTPETIT.



LA NAISSANCE DU CHRIST. — D'après Gustave Doré.

Viens reployer, ô nuit, tes voiles sombres,
 Arrête-toi dans ton paisible cours;
 L'astre divin perce à travers les ombres,
 Il fait briller le plus brillant des jours.
 Gloire et louanges à l'Éternel,
 Avec les anges chantons l'Emmanuel.

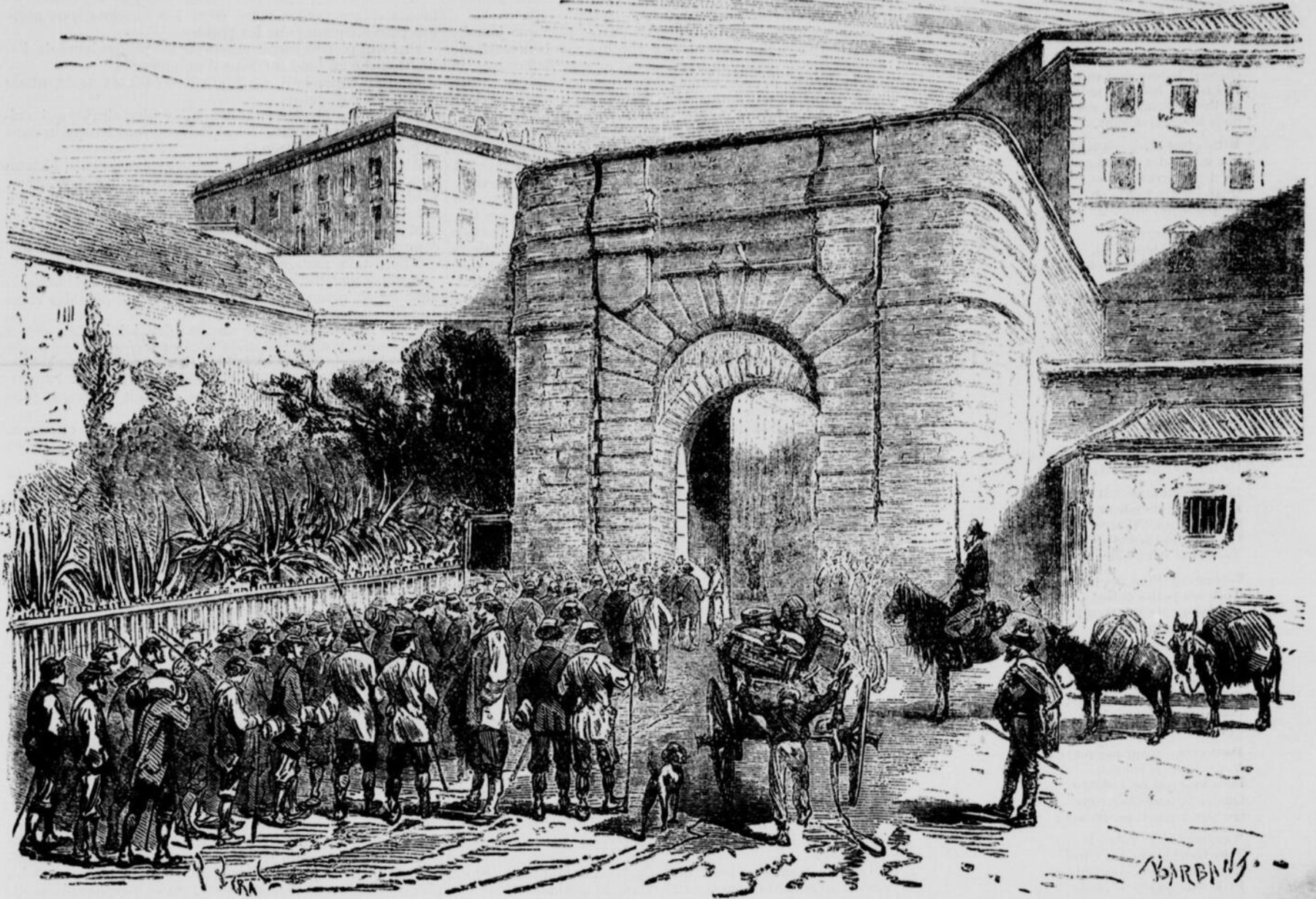
Jésus est né.... les oracles se taisent,
 L'idole tombe aux pieds de son vainqueur;
 L'aiglon dort, les tempêtes s'apaisent,
 Et la nature adore son auteur.
 Gloire et louanges à l'Éternel,
 Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Ce saint effroi de la nature entière,
 Pour vous, mortels, n'est-il donc pas nouveau?
 Jésus est né... faut-il que le tonnerre
 Pour vous l'apprendre éclate à son berceau?
 Gloire et louanges à l'Éternel,
 Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Eh bien! restez dans votre indifférence!
 Dormez, puissants, sous vos lambris dorés;
 L'humble de cœur, l'enfant de l'indigence
 Sont par Jésus les premiers appelés.
 Gloire et louanges à l'Éternel,
 Avec les anges, chantons l'Emmanuel.

Mais s'il leur donne toi la préférence,
 N'attendez pas qu'il offre à leurs regards
 Un Salomon dans sa magnificence,
 L'or d'un Crésus, la pourpre des Césars.
 Gloire et louanges à l'Éternel,
 Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Non! en retour de ces biens périssables,
 Des dons divins, les plus rares faveurs,
 Un pur torrent de grâces ineffables
 Sont les trésors qu'il destine à leurs cœurs.
 Gloire et louanges à l'Éternel,
 Avec les anges chantons l'Emmanuel.
Repositoire National.



Arrivée à Civita-Vecchia des volontaires canadiens venant s'enrôler dans les troupes pontificales.



Halle aux Journaux à Paris.

ADRESSE DU PETIT PORTEUR
AUX ABONNÉS DE "L'OPINION PUBLIQUE."
(pour le premier de l'an 1870.)

Oh ! que de belles choses
On voit le jour de l'an !
Les fronts les plus moroses
Brillent comme des roses
Sous le soleil levant.

Mille clochettes sonnent
Sur le dos des coursiers ;
Quel port grave ils se donnent
Quand leurs fronts se couronnent
De panaches altiers.

La souple carriole
Fuit triomphalement,
Comme fuit la gondole
Dont Venise raffole,
Sous son bleu firmament.

Devant tout ce qui brille,
Or, cristal et joyau,
Plus d'une jeune fille
Sentent sous la mantille
Leur cœur battre bien haut.

Pour l'enfant qui chancelle
C'est le jour des bonbons,
Et sa vive prunelle
Craint que comme un coup d'aile
Ils lui fassent faux-bonds.

Le jeune homme fait trêve
D'étude ou de labeur ;
S'il sourit ou s'il rêve
C'est qu'une noble sève
Fermente dans son cœur.

Le bon vieillard rassemble
Tous ses petits enfants,
Et d'une voix qui tremble
Il les égale ensemble
De ses propos charmants.

Les heures de tempête
Passent comme un torrent.
Aujourd'hui tout est fête,
Sérénité parfaite,
Splendeur, enivrement.

Pour moi qui sur ma route
Verse tant de sueurs,
Pour moi qui ne redoute
Quand la foule m'écoute
Que ses regards moqueurs ;

Aujourd'hui je l'aborde
Sans trouble et sans effroi ;
C'est un jour de concorde,
Et je sais qu'elle accorde
Un sourire pour moi.

Son accueil sympathique
M'entoure à chaque pas,
Car je lui communique
"L'Opinion Publique"
Que je porte en mes bras.

Je suis fier d'un tel rôle ;
Pour ne point l'échanger
Je vivrais dans la géole,
Ou j'irais jusqu'au pôle
Affronter le danger.

Je porte la science
De plus d'un écrivain
Qui dit tout ce qu'il pense,
Et sa noble éloquence
Ne tonne pas en vain.

Quel beau rêve de croire
Que tous ces longs écrits,
Jaillis de leur grimoire,
Apporteront la gloire
A ces mâles esprits !

Je suis fier de mon rôle ;
Pour ne point l'échanger
Je vivrais dans la géole,
Ou j'irais jusqu'au pôle
Affronter le danger.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

CHRONIQUE.

Dans quelques heures, le timbre métallique retentira encore douze fois, sur l'antique horloge des temps, et 1869 ne vivra plus bientôt que dans nos souvenirs.

Je la vois s'éloigner, le corps ployé sous le fardeau des misères, le front sillonné par les rides de la vieillesse, triste, abattue et traînant péniblement ses lambeaux d'existence, à travers les frimas et les glaces, qui viennent de porter le dernier coup à une carrière soigneusement et fidèlement remplie.

Elle nous abandonne, le cœur plein de regrets, et, reste d'une vitalité qui paraissait jusqu' alors intarissable, l'on voit luire sous sa paupière à demi-close, un dernier regard, qui est un rire pour les jeunes, une leçon pour les vieillards et un enseignement pour tous.

Quel amas de souvenirs doux et tristes elle emporte dans les plis de son manteau ? Que d'événements importants au point de vue historique ont illustré le cours de son passage ?

Elle a vu les peuples se déchirer entr'eux pour des puerilités, la carte de l'Europe prête à se changer à chaque instant, les Etats-Unis donnant à l'univers, le spectacle d'un progrès matériel, aussi étonnant que leur ambition, progrès toutefois factice, puisant la source de sa fécondité et de sa faiblesse, dans les éléments hétérogènes qui composent la population de la grande République, divisée par la différence de croyances, d'idées et de principes.

Elle a assisté à la création par la science moderne, d'une nouvelle merveille, dans l'inauguration de l'ouverture du canal de Suez, dont la conception et le plan, ont immortalisé leur auteur, Ferdinand de Lesseps.

Elle a contemplé, la religion en butte, plus que jamais, aux sarcasmes des impies, aux fureurs révolutionnaires ; répondant à toutes ces épreuves, et aux défections de quelques-uns de ses enfants, par un redoublement de zèle, de foi, et une union de croyance, qui ne dépareraient pas les plus beaux temps de l'Eglise primitive ; enfin, avant de descendre dans la tombe *hunc dimittis servum tuum* du prophète Siméon, il lui a été donné d'entrevoir, l'auguste et incomparable figure de Pie IX se détachant du fond d'un tableau le plus admirable qu'il soit possible à l'imagination de concevoir, celui de l'ouverture du Concile œcuménique du 8 décembre, ayant à ses côtés, son évêque fidèle, accouru à sa voix des quatre parties du globe, devant lui St. Pierre de Rome, sous ses pieds la poussière des martyrs, étendant sur la tête du monde catholique, ses deux mains chargées d'une bénédiction qui doit régénérer le genre humain tout entier.

Et si nous l'interrogeons sur notre cher Canada, que ne nous rappelle-t-elle pas ? Le départ d'une nouvelle phalange de nos fils, s'acheminant vers la ville Eternelle, et allant déposer aux pieds du Souverain Pontife, un bras robuste et une foi à toute épreuve.

La Confédération, s'affirmant de plus en plus sur sa base, et joignant dans la course au progrès matériel vis-à-vis de sa voisine, le rôle de la Tortue, dans la fable "du Cerf et de la Tortue" par le bon Lafontaine, marchant à pas lents, mais sûrs d'arriver au but.

La jeunesse canadienne catholique, secouant la torpeur dans laquelle elle s'était endormie, et nous apparaissant le front chargé de promesses pour l'avenir de notre nationalité ; la littérature ajoutant de nouveaux fleurons à sa couronne déjà brillante.

Voilà, et j'en passe, quelques-uns des événements consolants que 1869 offre à nos réflexions.

N'allons pas lui redemander de laisser tomber le voile qui recouvre les douleurs, les peines qu'elle renferme dans son sein, et dont notre société a été l'impassible spectatrice. Que chacun s'interroge, et probablement il découvrira que pour un rayon de bonheur, des larmes amères ont coulé, et que les roses de la vie s'effeuillent bien vite, au contact des épines semées sur leur passage.

Cependant, malgré ses mérites et ses enseignements, à peine l'année 1869 est-elle disparue, que déjà l'oubli et l'ingratitude l'ont chassée bien loin de la mémoire de la foule, et personne, si ce n'est quelques fervents adorateurs du passé, ne songe plus à cette pauvre vieille, qui elle aussi, avait eu au printemps de sa vie les caresses et les flatteries, qui vont accueillir l'arrivée de sa fille aînée. Comme le cœur humain est ainsi fait : la vieillesse ne l'arrache que le dédain, tandis qu'il prodige ses sourires à la jeunesse.

Où, c'est au son des hautbois, des tambours et trompettes, que 1870 fait son entrée dans le monde.

Parée comme la fiancée, que l'on mène au pied des autels, l'on voit accourir sur son passage les jeunes, les vieux, les grands, les petits, les nobles et le roturier, qui tous acclament sa venue.

Fière et belle, elle étale aux regards inquisiteurs des spectateurs, ses charmes et ses appas, comme si son printemps allait toujours être éternel.

En homme bien appris, j'ai cherché à rendre justice à la mère, il serait donc souverainement impoli de ma part, de ne point présenter mes hommages à la fille, dont l'apparition est le signal de réjouissances universelles.

Aussi quels touchants et riants tableaux, quelle poésie dans le premier jour d'un nouvel an !

Il est un tableau entre plusieurs, qui, quoiqu'ancien, offre toujours à mes yeux, la primeur de la nouveauté, remue sensiblement les fibres de mon cœur, chaque fois que j'ai le bonheur de le contempler, et force ma plume à vous en détailler les beautés.

Il est trois heures du matin, les ombres de la nuit sont encore épaisses sur la terre ; cependant, une vive clarté vient de briller aux croisées de la demeure d'un brave cultivateur de nos campagnes.

Pour peu que vous approchiez, vous allez voir un vieillard, dont les cheveux ont blanchi dans les rudes travaux des champs, sa haute taille habituellement voûtée vient de se redresser, un sourire se joue sur ses lèvres, et une larme coule de ses yeux affaiblis par les veilles et les labeurs.

Assis dans le fauteuil traditionnel de ses pères, qui a déjà vu plusieurs générations lui faire les honneurs du repos, revêtu de ses plus beaux habits du dimanche, ayant à ses côtés la compagne de ses joies et de ses peines, il est là, attentif, écoutant le moindre bruit qui peut parvenir du dehors à son oreille, faisant sortir du fourneau de son vieux brûle-gueule des bouffées de fumée, qui, en décrivant des spirales gigantesques, vont se mêler à celles de l'énorme bûche qui brûle dans l'âtre de la cheminée.

Pourquoi cette violence faite au sommeil, à une heure aussi matinale, cette joie rayonnant sur sa figure, tempérée par une larme furtive, cet air de fête qui règne par toute la maison, cette attente soutenue ?

Oh ! c'est qu'un événement heureux va s'accomplir, qui va nous expliquer la cause de cette transformation.

Tout à-coup, le son argentin des clochettes se fait entendre, une voiture d'hiver, attelée d'un vigoureux cheval canadien, vient s'arrêter à quelque distance de la maison.

Deux hommes taillés en Hercule en descendent, et marchant à pas de loup, ils espèrent entrer dans la demeure paternelle sans donner l'éveil.

A peine ont-ils entr'ouvert la porte, que le bon vieillard, depuis longtemps a laissé son siège, et deux bras encore robustes, les saisissent et les attirent sur sa poitrine.

Son cœur a deviné ce que ses yeux n'ont pu voir. Ses deux fils se dégagent doucement de cette tendre étreinte, pour tomber à genoux et demander à leur père, cette bénédiction si mystérieuse et si pleine de charmes.

Alors le cœur de ce bon vieillard n'y peut plus tenir, il pleure, mais c'est de joie, et au milieu de l'émotion qui le domine, il prononce, les deux mains étendues sur la

tête de ses enfants, des mots que Dieu seul lui a mis dans la bouche.

Ils se relèvent ; mais c'est pour recevoir les embrassements d'une tendre mère, dont les sanglots sont mille fois plus éloquentes que les paroles.

Oh ! qui pourra jamais entrevoir les profondeurs de l'amour caché au fond du cœur d'une mère ?

Bientôt cependant, de nouvelles carioles amènent de nouveaux voyageurs.

Ce sont des fils dévoués, des filles bien-aimées qui, suivies de leurs progénitures respectives, font irruption dans la grande salle d'entrée.

Alors c'est une pluie de baisers retentissants, chacun en sa part et son compte, et tous vont se prosterner aux pieds du bon père de famille, qui demande pour eux les bénédictions du ciel.

Mais voilà qu'un nuage assombrit son front, il vient de compter ses enfants, et Baptiste, le plus jeune de ses fils, son Benjamin, manque au rendez-vous.

Serait-il malade, aurait-il éprouvé quelques accidents le long de sa route, et un flot de réflexions pénibles vient assaillir sa pensée.

Non : heureux vieillard, chasse bien loin de ton esprit tes alarmes, ton fils Baptiste n'est pas étendu sur un lit de douleur, les difficultés du chemin sont pour lui de vieilles connaissances, et s'il ne répond pas à l'appel, c'est que 55 milles le séparent du toit paternel, sous lequel il tarde de s'abriter.

En effet, le claquement d'un fouet, manié par une main habile, retentit au loin, accompagnée d'une voix mâle et sonore, qui stimule un coursier.

Tous les yeux sont tournés du côté d'où le bruit s'est fait entendre, mais le père a reconnu la voix de son cher enfant, et ses prévisions ne tardent pas à se réaliser.

Un instant après, un traîneau s'est arrêté, et d'un bond ce fils chéri passe dans tous les bras, reçoit une étreinte chaleureuse sur toutes les poitrines et le tableau est complet.

Les hommes entourent le père, les filles se groupent autour de la mère, et la conversation, en attendant le repas, s'engage sur tous les sujets, sur tous les tons, et de temps à autre les cris des marmots, faisant aussi leur partie dans l'entretien, créent dans la maison un bourdonnement, que je ne puis mieux comparer, qu'à celui des abeilles travaillant à édifier leur ruche.

En un clin-d'œil cependant, la table se dresse, un fumet d'une agréable odeur, et tel que sait nous en donner la bonne vieille cuisine canadienne, vient flatter l'odorat d'un chacun, une nappe d'une blancheur éblouissante se déroule, les assiettes se placent, les couteaux et les fourchettes s'alignent, et enfin l'on voit arriver en serre-file un dindon gras et replet qui faisait l'ornement de la basse-cour, une mère oie, dont les ancêtres illustres ont sauvé autrefois le Capitole, une côtelette toute ruisselante de jus, appartenant à un jeune porc, qui remportait l'an dernier, le premier prix à l'Exposition Agricole du comté, un plat de boudins et de saucissons, qui se pavant orgueilleusement dans leur rotondité et dont la vue seule suffit pour faire crier de rage l'estomac le plus dyspeptique.

Toute la basse-cour y a passé, l'innocence, la jeunesse, et jusqu'au chapon dont la vignette a servi d'enseigne au clocher du village, et qui n'a pas trouvé grâce devant le couteau sanguinaire du Vatel canadien : c'est un massacre général, un coupe-gorge effrayant. Chacun aussitôt prend sa place, le père à la tête de la table, la mère à l'autre bout, les enfants par rang d'âge de chaque côté, la caraffe passe de mains en mains et reçoit une accolade fraternelle, on dit le *benedicite*, et sous les broiements des mâchoires de trois générations, les plats disparaissent comme par enchantement, et au bout de quelques minutes l'on peut parodier le vers de Virgile : "Apparent vultus in gurgite casto."

Ce qui veut dire en bon français qu'il ne reste plus sur la table que des os.

Commencée par un repas, la journée se termine de même, entremêlée de chansons, de lazis et d'anecdotes, dans lesquelles brille assez souvent ce bon sel gaulois, dont on ne retrouve plus la marque sur notre marché littéraire.

Le soir arrivé, chacun laisse à regret la maison paternelle, échange une vigoureuse poignée de mains, donne et reçoit un baiser, regagne sa chaumière, emportant dans son cœur des souvenirs ineffaçables et promettant, si Dieu le veut, de se réunir de nouveau au retour du nouvel an.

Et si maintenant nous abandonnons la demeure du campagnard pour aller visiter celle du citadin, nous trouvons là encore la joie et le bonheur régnant en maîtres, nous assisterons aux plaisirs si purs des petits enfants, car pour eux le premier de l'an est l'avènement sur le trône, du roi *Chausson*, qu'une fée bienveillante vient remplir durant la nuit de bonbons, de poupées, polichinelles et joujoux de toute espèce.

En effet, que de chaussons suspendus aux pieds des couchettes ! que d'espoirs enfouis dans les mailles du tricot, qui ne paraissent jamais s'étendre assez au gré de leurs propriétaires !

Aussi ai-je vu une grand-mère, qui n'aimait pourtant pas à gâter les enfants, prêter le sien à son garçon et mettre ainsi le lendemain la guerre dans le camp.

Entendez-vous leurs cris de joie quand le matin, la petite fille aperçoit la tête d'une poupée sortant comme par enchantement du chausson magique, quand le petit garçon a vu poindre du même ustensile, les jambes d'un pantin, auquel il rêve depuis tantôt un long mois.

Voyez comme l'amour de la propriété est inné dans le cœur humain.

La petite fille s'empare de sa poupée, la dorlotte, la minaude, la caresse, lui fait des joies, ne veut la donner à personne, pleure si vous la lui enlevez, chante pour l'endormir, en attendant que son tour vienne, dans quelques années, de prodiguer ses baisers et son amour à une autre poupée qui lui causera probablement un peu plus de trouble.

Quant au petit garçon, il a à peine touché au pantin, qu'il lui a déjà fait accomplir cinq cents évolutions et révolutions.

Ca l'amuse, de le voir ainsi se démener, se renversant et s'agitant en tout sens.

Aussi son pantin lui tient au cœur, c'est son protégé, son ami, son compagnon de jeu, et un peu sa victime, et la ficelle en souffre quelquefois.

Il le brisera en mille morceaux, mais il ne le donnera pas à son petit frère, préférant le jeter. Quittons-le grandir, et avant longtemps, il découvrira que le pantin n'est pas aussi rare dans le monde qu'on le croit, que nous avons des pantins politiques, littéraires, commerçants, et que ceux qui tiennent les ficelles sont plus nombreux qu'on ne le pense.

Le premier de l'an! quelle boîte de Pandore pour les uns, quelle corne d'abondance pour les autres! C'est le rêve de la jeune fille, l'aurore d'un meilleur avenir pour un malheureux, dont le talent n'attend que quelques rayons de soleil, pour clore l'époque où la misère assiége plus fortement l'habitation du pauvre, qui n'a pour réchauffer ses membres engourdis, que la chaleur bienfaisante du sanctuaire où il vient chercher un abri et puiser de la consolation; c'est le temps où les ennemis se rapprochent, la date où les hommes politiques font la propagande, au moyen de leurs cartes de visite et de leurs faux sourires, l'anniversaire des mauvais calembourgs, des entretiens insipides et des souhaits sincères.

Comme chroniqueur, aimant ses lecteurs et ses lectrices, dont il ne connaît cependant pas les goûts, je leur ferai un souhait assez original dans son espèce mais vrai dans son essence.

Je souhaite donc à tous : 1o. ce qu'ils n'ont pas ; 2o. ce qu'ils désirent ; 3o. ce qu'il leur est possible d'avoir.

AD. OUMET.

Il vient de paraître en France un recueil considérable des causes les plus émouvantes des temps modernes. Nous avons cru que la publication de quelques uns de ces procès fameux, qui ont eu tant de retentissement dans le monde, serait agréable et utile à nos lecteurs. Quoi de plus intéressant en effet que ces scènes terribles dans lesquelles la triste réalité éclate sous les formes les plus romanesques? On croit, en les lisant, avoir sous les yeux des fictions poétiques, et cependant tout est vrai, authentique. Nous nous proposons de rendre ces récits plus intéressants encore en les accompagnant de tableaux où seront représentés les circonstances et les auteurs du crime. Nos lecteurs y verront figurer ces illustres avocats dont le talent fait la gloire de la France; ils trouveront dans leurs plaidoyers le secret et la raison de leur réputation universelle.

Nous avons pris une de ces causes au hasard parmi toutes celles qui s'offraient à nous; la jeunesse des victimes et les circonstances du meurtre lui donnent beaucoup d'intérêt.

LE MEURTRE.—PAPAVOINE (1825.)

Voici un des drames les plus émouvants, les plus étranges que puissent présenter les annales de la justice criminelle, en France. Et cependant tout y est simple, excepté un seul point. Ce point douteux est, il est vrai, le point terrible, celui sur lequel repose cette question suprême : L'accusé est-il coupable? Le crime, ici, est flagrant, horrible : les victimes sont deux petites créatures innocentes; les témoins sont nombreux, unanimes; l'accusé lui-même avoue. Et cependant la conscience humaine n'en continue pas moins d'élever la question que l'évidence des faits n'a pu rendre inutile : L'accusé est-il coupable? L'accusé, que dis-je, l'auteur déclaré, convaincu, avoué, d'un crime détestable a expié son forfait sous le couperet de la loi; et cependant la conscience humaine, après trente ans passés sur l'expiation sanglante, répète encore avec un doute croissant, ou plutôt avec une certitude de l'erreur commise; Le condamné fut-il coupable? Qu'est-ce donc, et quel nouvel élément vient de s'introduire dans l'appréciation des actes humains? Quel étonnant problème s'agit-il autour de ces actes qu'il avait paru jusqu'alors naturel de reporter à la libre responsabilité de leur auteur? Voilà un homme qui a commis le crime, et il ne serait pas coupable!

Telle est la question qui a été pour la première fois posée au criminaliste et à l'opinion universelle par le procès de Papavoine. Cette cause marque, dans l'histoire de la justice humaine, une ère nouvelle. Ce n'est qu'après l'exécution de cet homme que le juge se croira forcé d'interroger, après les faits eux-mêmes, la conscience, la raison, la santé physique et morale de l'accusé. La psychologie et la physiologie viendront s'asseoir désormais entre le criminel et son juge.

C'est ainsi que, à certaines périodes de l'histoire de l'humanité, disparaissent certains crimes. La loi s'épure; ses peines diminuent et s'adoucisent à travers les âges, et le coupable d'hier n'est plus que le malheureux d'aujourd'hui.

Nous voulons raconter les faits de cette affaire étrange avec toute la simplicité, toute la trivialité des faits eux-mêmes. L'intérêt dramatique est tout entier dans le contraste des faits et de leur cause.

Le 10 octobre 1824, par une matinée de dimanche, chaude pour la saison et même légèrement orageuse, de nombreux promeneurs se dirigeaient vers le bois de Vincennes. Les uns venaient du fort ou de la ville de Vincennes; les autres venaient de Paris par les voitures publiques. Parmi ces derniers, une jeune femme, appartenait par son costume à la classe ouvrière la plus aisée, tenait de chaque main deux petits garçons âgés, l'un de cinq ans, l'autre de six. Une autre femme vêtue de rose, d'une tournure et d'une mise assez communes, se croisa, devant la demi-lune qui regarde le bois, avec la promeneuse aux enfants, joua quelque temps avec eux, les caressa et continua sa route.

Un homme, vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'en haut, le chapeau recouvert d'un crêpe, avait paru regarder cette scène avec intérêt. Il aborda la femme vêtue de rose et lui dit : « Connaissez-vous ces enfants que vous venez d'embrasser?—On peut bien faire des caresses à des enfants qu'on ne connaît pas, » répondit la femme, et elle s'éloigna.

La mère des deux enfants, car c'était leur mère, avait remarqué cet homme arrêté, qui considérait ses enfants, et qui causait avec la femme vêtue de rose. Elle n'attacha aucune importance à ses remarques, et s'enfonça dans le bois par

l'allée des Minimes. Puis, après quelques ébats des deux petits garçons sur le sable de l'allée que jonchaient déjà les feuilles jaunies, comme le ciel s'assombrissait et que quelques gouttes de pluie commençaient à tomber, elle se dirigea avec eux vers une sorte de bal ou guinguette en planches. Son intention était de s'y asseoir à l'abri avec ces enfants, pour leur partager leur déjeuner qu'elle avait apporté dans un panier.

Tout à coup elle aperçoit devant elle le curieux en redingote bleue. Les traits de cet homme sont d'une pâleur effrayante, ses gestes sont convulsifs et, d'une voix rauque qui la glace de terreur, il lui dit : *Votre promenade est bientôt finie.* Saisie d'une terreur instinctive, la mère veut se hâter; mais l'homme s'approchant du plus jeune des deux enfants le frappe violemment. La mère croyant que cet homme a donné un coup de poing à son fils, frappe l'agresseur d'un coup de parapluie sur la tête; celui-ci, sans riposter, passe du côté de l'autre enfant, le frappe encore et s'éloigne à grand pas. Tout à coup, la pauvre mère voit s'affaïsser tour à tour chacun de ses deux enfants : ils sont morts, le sang les inonde; un nuage passe sur ses yeux, elle tombe évanouie.

Aux cris qu'a poussés la mère en reconnaissant l'horrible vérité, quelques promeneurs accourent et voient ce déplorable spectacle : une femme évanouie! On s'empresse, on prodigue des soins à l'infortunée, on la rappelle à la vie, et au souvenir de son malheur; elle raconte l'assassinat, dépeint le malfaiteur et l'autorité se hâte de faire fermer les portes du bois. Des gendarmes à cheval sont envoyés dans toutes les directions, avec ordre d'arrêter tout homme isolé qu'ils pourraient rencontrer dans le bois.

On a cependant emmené la mère à Vincennes; on l'interroge. Elle déclare se nommer Charlotte Hérin, elle est âgée de vingt-cinq ans, onvrière en dentelles et habite Paris avec sa famille. Quoiqu'elle ne soit pas mariée, elle est bien la mère des deux victimes. Son père est concierge de l'intendance militaire. Le père des deux enfants est un sieur Gerbod, fils d'un riche carrossier auquel il a succédé dans l'exploitation de son industrie. Depuis 1815, une union que n'a pas légitimé la loi, s'est établie entre eux, et les enfants qui en étaient le fruit ont été reconnus par leur père. Le père de Gerbod avait d'abord consenti au mariage de son fils avec la demoiselle Hérin; mais il retira ensuite son consentement, à cause des mauvais procédés de la famille et d'une scène que fit la demoiselle Hérin elle-même. Le jeune Gerbod était à Bruxelles, où l'avait envoyé son père pour l'éloigner d'un commerce dangereux. Pendant cette absence, la demoiselle Hérin vint trouver le père, se plaignit des obstacles qu'on apportait à leurs relations, et demanda obstinément où était le père de ses enfants. Gerbod se refusa à le dire. « Vous avez beau faire, répondit la demoiselle Hérin, nous nous marierons malgré vous. » Et elle présentait à Gerbod les enfants de son fils. « Ces enfants seront les miens, dit celui-ci, ils ne manqueront de rien, mais ce mariage est impossible. »

En effet, un notaire de Vincennes, qui avait par ses conseils détourné le fils Gerbod de cette union mal assortie, fut chargé de servir à la demoiselle Hérin un secours mensuel de trente francs. Mais cette pension alimentaire cessa d'être payée lorsque, s'obstinant dans sa résolution, la demoiselle Hérin alla retrouver son amant à Bruxelles, et le ramena avec elle à Paris.

Les deux enfants avaient été placés dans un petit pensionnat de Vincennes, et la malheureuse mère était venue les prendre ce jour-là pour leur donner une journée de récréation.

Tel est le récit qu'on put deviner à travers les larmes et les sanglots de la demoiselle Hérin.

Comme elle avait insisté sur la rencontre de la dame vêtue de rose, et que, dans sa pensée, cette femme était des connaissances de l'assassin, on la fit immédiatement rechercher dans Vincennes et on ne tarda pas à la trouver. Cette femme, interrogée, déclara se nommer Malservait, être demoiselle et marchande de modes à Paris. Elle avait entretenu autrefois avec un sieur Fournier des relations intimes et, ce commerce ayant cessé, ils avaient continué de se voir. Le matin même, le sieur Fournier qui, de temps en temps, donnait quelques secours à la fille Malservait, était venu la voir et lui avait dit qu'il allait chez son frère à Saint-Mandé. La fille Malservait qui n'avait pas pris l'air depuis longtemps, manifesta l'intention d'accompagner Fournier; mais, comme celui-ci ne pouvait la conduire chez son frère, il fut convenu qu'ils partiraient ensemble de Paris, que la fille Malservait irait se promener à Vincennes pendant que Fournier s'arrêterait à Saint-Mandé, et qu'ils se rejoindraient à une heure donnée dans un café de Vincennes qu'ils se désignèrent.

Ces explications données, et elles parurent vraisemblables, on demanda à la fille Malservait si elle connaissait l'individu qu'on lui désigna, qui lui avait adressé la parole dans le bois, après qu'elle eut embrassé les enfants. Elle dit que non, et rapporta les paroles qu'elle avait échangées avec cet homme qui lui était, avant ce moment, parfaitement inconnu.

En cet instant, et comme la nouvelle du meurtre s'était répandue dans Vincennes avec la rapidité de l'éclair, une dame Jean, épicière, vint déclarer qu'un homme ressemblant à celui qu'on désignait comme l'assassin, s'était arrêté près de sa boutique pendant que la dame en rose y était entrée pour prendre un verre de liqueur, qu'il avait examiné attentivement cette femme (la fille Malservait), qu'il l'avait suivie sans paraître d'ailleurs la connaître, et s'était dirigé sur ses traces, vers le bois. Puis, quelque temps après, cet homme était revenu dans la boutique et lui avait demandé un couteau. La dame Jean n'avait que des couteaux assortis, par douzaines; l'homme se refusa à en prendre une douzaine, et obtint qu'on en détachât un, offrant de le payer un peu plus cher qu'on ne lui aurait vendu avec les onze autres. Ce couteau lui fut livré et l'homme se dirigea de nouveau vers le bois.

Trois personnes étaient réunies qui toutes avaient vu l'assassin, et qui s'accordaient sur son signalement. Il était mince, élancé, pâle, soigneusement boutonné dans une redingote bleue. Ses cheveux épars étaient châtains, ses favoris de la même couleur. Son chapeau était recouvert en partie d'un crêpe noir cousu, comme d'ordinaire, mais retenu par une large boucle. La dame Jean, veuve depuis quelque temps, avait remarqué ce détail qui faisait sur elle une impression profonde.

Pendant ces interrogatoires et ces investigations premières, la gendarmerie battait le bois. Dans une allée parallèle à l'allée des Minimes, un gendarme rencontra un homme dont le signalement répondait à celui qui avait été donné dès les premiers moments. Cet homme causait tranquillement avec un canonnier. Le gendarme le somma de le suivre. « Vous prenez l'autre pour moi, dit l'individu qui voulait évidemment dire : Vous me prenez pour l'autre. Je ne demande pas mieux que de vous suivre, mais vous perdez votre temps et vous allez laisser échapper le véritable coupable. »

A continuer.

TROPMANN.

Tout le monde connaît l'histoire épouvantable du crime de Pantin, l'assassinat d'une famille tout entière, huit victimes! par un monstre du nom de Tropmann.

On sait que les révélations de ce misérable ont amené la découverte du huitième cadavre, de Kinck père, qu'il avait eu la criminelle lâcheté jusqu'à ces derniers jours d'accuser du meurtre de sa femme et de ses pauvres enfants.

Voici les aveux qu'il a faits à la veille de son procès qui vient de commencer.

NOUVEAUX AVEUX.

—Tropmann continue à faire chaque jour un nouveau pas dans la voie des aveux.

Il persiste dans ses affirmations au sujet de l'empoisonnement de Kinck père. Après avoir déjeuné ensemble dans un cabaret, Tropmann emporta une bouteille de vin. Ils s'engagèrent sous bois tous deux; firent une halte pour se rafraîchir, et c'est dans le dernier verre que l'assassin versa le contenu d'une petite bouteille qu'il avait sur lui; Kinck père tomba foudroyé, Tropmann n'eut que la peine de l'enterrer.

Habitué aux travaux des usines et par conséquent un peu chimiste, c'est lui-même qui avait fabriqué l'acide prussique.

—Pendant tout le cours de l'opération, ajoute-t-il, je consultais fréquemment des livres de chimie, pour être bien sûr que je ne me trompais point.

Quant à Gustave Kinck, il l'a tué, dit-il, deux jours avant le reste de la famille.

Il l'a amené à l'hôtel du Chemin de fer du Nord, et lui a fait écrire une lettre à sa mère, encore à Roubaix, l'engageant vivement à venir à Paris et disant que leur père venait d'acheter une petite maison à Pantin. C'est à l'aide de cette fable qu'il a entraîné Gustave au-delà des Quatre Chemins. Ils étaient venus en omnibus jusqu'au pont de Flandres. En traversant le Chemin Vert, Tropmann a frappé à l'improviste sa victime d'un coup de couteau à la gorge.

—C'était un couteau de marchand de vin, a dit l'assassin, et je me souviens de n'avoir donné qu'un seul coup.

Il avait d'abord enterré une pelle et une pioche, dut les déterrer, creuser la fosse, la recouvrir et enterrer de nouveau les instruments qu'on a trouvés depuis.

—Je savais que personne ne passe de ces côtés-là, après dix heures, a-t-il dit, j'étais bien sûr d'être tranquille.

Il a procédé de même pour les autres victimes. La pelle et la pioche achetées chez le taillandier Bellenger à six heures et prises vers huit heures le 19, ont été enfouies par lui non loin de l'endroit où il avait frappé Gustave. Les outils étaient donc tout prêts. Mais la fosse n'était pas creusée à l'avance.

Malgré ses réticences actuelles, on a acquis la presque conviction qu'il a agi seul. D'après ses propres déclarations et un certain nombre de preuves matérielles, voici d'une façon définitive comment il aurait opéré : Un premier voyage aurait amené la mère et les deux plus jeunes enfants. Avant tout, il se serait occupé de la mère, et ce n'est qu'après l'avoir blessée et renversée qu'il se serait jeté sur ses petites victimes. Il n'a pas encore songé à la fosse, et a tout simplement laissé les trois corps étendus sur le champ Langlois en allant chercher les trois autres. C'est dans la voiture qu'il a commencé à préparer, en jouant, le moyen d'étrangler d'abord les aînés. Il était si facile, sans qu'un enfant s'en doute, de placer sur ses épaules un foulard ou une corde.

Un fait bien saillant et qui prouve combien son sang-froid l'avait abandonné.

Tropmann ne se rappelle pas avoir porté à ses victimes les nombreux coups qu'on a pu compter. Il ne se souvient que d'avoir frappé une seule fois.

C'est lui-même qui a creusé la longue fosse où les cadavres ont été trouvés. Il déclare avoir employé trois quarts d'heure à ce travail.

C'est, du reste, à la suite de cette déclaration que M. Douet d'Arc a fait faire l'épreuve dans le champ par un homme d'une taille semblable et qui a mis en effet trois quarts d'heure à creuser une fosse des mêmes proportions.

Tropmann lisait les journaux avec une grande attention. Au Havre il les appréciait pour ainsi dire par cœur, voulant être au courant des recherches et des investigations si passionnées que l'opinion publique exigeait à ce moment.

—Et puis, dit-il, c'était surtout pour savoir ce que je devais répondre.

Tropmann a ajouté que son intention première n'était pas de tuer toute la famille; il voulait seulement s'approprier les 12 ou 1,500 fr. que le père Kinck avait emportés et les 5,500 fr. que la mère avait retirés de la banque de Roubaix et envoyés à Guebwiller.

—Seulement, répliqua-t-il, lorsqu'on lui en parle, comme la famille savait que j'étais parti avec le père, que nous courions l'Alsace ensemble, elle aurait bien vite été inquiète, et on se serait aperçu de mon crime. . . . J'étais donc forcé, pour ma sûreté personnelle, de supprimer tous les témoins qui auraient pu m'accuser un jour.

Dependant un détail donne à penser que Tropmann a prémédité longuement la disparition de la famille Kinck; c'est qu'on a trouvé, cousus dans ses vêtements, cachés dans ses bottes, tous les titres de propriété du père. Il est donc difficile d'admettre l'entraînement du crime, il y a eu préparation et préméditation.

Il est assez curieux de savoir ce qu'il pensait dans le commencement de l'instruction.

« Je suis jeune, disait-il, on admettra l'exaltation, la passion. Je serai condamné à vingt ans de travaux forcés. . . . Je ne sortirai qu'à quarante ans. Ce sera un peu tard pour commencer ma fortune. »

« Fortune, » ce mot-là revient dans toutes les conversations de Tropmann.

Tropmann s'occupe activement de sa défense. Il a passé la journée du 26 à rédiger un long rapport sur son affaire, qu'il a remis à Me Lachaud, en l'autorisant à en donner connaissance au juge d'instruction, si toutefois il le jugeait convenable.

Chaque jour il ajoute au dossier qu'il se prépare, quelques mots relativement à ses complices. Il prétend que la justice les connaît presque ou qu'elles les a eus sous la main.

Dans un salon on demandait à une petite fille :

—Qui aimes-tu mieux de ton papa ou de ta maman ?

—J'aime mieux maman.

—Pourquoi ?

—Parce que maman me donne deux sous pour chaque douzaine de cheveux blancs que je lui arrache.

LES LOISIRS DE PEMBINA.



Une jeune femme,—n'importe laquelle,—est à sa toilette. Elle appelle sa femme de chambre, grosse campagnarde taillée en nourrice :

— Catherine !
— Madame ?
— Apportez-moi mes bottines et dépêchez-vous ! Je suis pressée.

— Bien, madame.
Une minute se passe. Les bottines demandées ne paraissent pas. Nouvel appel.

— Catherine !
— Madame ?
— Eh bien, ces bottines ?
— A l'instant, madame ! Comme vous m'avez dit que ça pressait, je les ai lacées.

Un Gascon ayant pris querelle avec un passant, lui dit en colère : " Je te donnerai, maraud, un si grand coup de poing, que je t'enfoncerai la moitié du corps dans le mur, et ne te laisserai que le bras droit de libre pour me saluer."

Certain Gascon, pressé d'argent, vint dire au bon Fleury : " Je suis votre parent, Monseigneur.—Mon parent !—Oui, répondit le drôle, Je le suis.—Par où donc ?—Eh ! du côté d'Adam."

Lors le prélat, d'un sou le régulant, Lui dit : " Cousin, passez dans toute la famille ; Et que chacun vous donne autant !"

On jeta, à coups de pieds, du haut d'un escalier en bas, un Gascon insolent.
— Bon ! dit-il en se relevant, je me soucie de cela comme de rien ; aussi bien je voulais descendre.

On se promène en famille dans le jardin de M. X. .
— Dis donc, papa, lui dit son petit garçon, ce sera-t-il à moi ce jardin-là quand tu seras mort ?

Le père.—Oui, mon chéri. (Se tournant vers un voisin.) Il n'a que sept ans, monsieur !

— Le mariage a son bon côté ; il ouvre au chroniqueur un horizon insondable de drôleries :

* * X... régularise sa position et se marie. La dame rayonnait.
— Vous êtes donc heureuse ? fait quelqu'un. Après tout ce que vous avez souffert, comment pouvez-vous être si contente ?
— Vous n'y connaissez rien ! Le mariage, voyez-vous, c'est la revanche de la femme.

* * ELLE.—Tu ne t'ennuies pas de cette nouvelle existence ?
LUI.—Non.
ELLE.— J'ai toujours peur que tu ne regrettes la vie de garçon !

LUI.—Tu es une enfant. Je la regrette si peu que si tu mourais je crois que je me remarierais de suite.

* * Un marié rentré chez lui, à la soirée, essayait en vain de lire son journal ; sa femme assise devant lui ne cessait de le gronder et de se plaindre. Tout à coup il lève la tête :

— Tiens, dit-il, voici un magnifique article : " Le plus bel apanage de l'homme, c'est une bonne femme, une femme modèle."

— Son épouse le regardait en souriant.
— Oui, dit-elle, mais où la trouver ?

— Oh ! c'est fort aisé, dit le mari, ce journal-ci nous le dit : " Dans un asile de sourds et muets."

* * Les mêmes, le jour de l'ouverture du canal :
— Le canal de Suez va abrégier la route de l'Inde.

— Mon ami, ça me rapproche-t-il beaucoup du cachemire que tu m'a promis ?

— Toujours actuels les caissiers !
Un agent de change rencontre dernièrement un de ses vieux amis.

— Et ton fils ? lui dit-il ; qu'en fais-tu ? L'as-tu bien casé ?

— Je crois bien ! A vingt-cinq ans, il est caissier dans une des premières maisons de Paris. Le gaillard a pris son essor, et, déployant ses ailes...

— Oh ! pas de métaphores ! je t'en prie. Il vole. Cela suffit.

LES LOISIRS DE PEMBINA.

Hon M. McDougall.— Mon cher Provencher, c'est bien triste d'être gouverneur quand on ne peut entrer dans son royaume ; vous êtes heureux, vous, de prendre les choses si tranquillement.

M. Provencher.— Dame ! M. le Gouverneur, que voulez-vous que fasse le ministre d'un roi qui n'a rien à faire ? Quand bien même je m'arracherais les cheveux, ça ne nous avancerait pas, qu'en dites-vous M. le collecteur des Douanes.

M. Beg.— C'est vous pas besoin de faire ça, ce les sauvages ben vite vous couper les cheveux à vous.

M. Provencher.— Bah ! Ça m'est égal, j'en trouverai en Canada. Mon ami Chapleau en a pour deux ; d'ailleurs, j'ai pourvu à cet accident ; j'en ai expédié une balle au Canada.

Le gouverneur.— Tiens ! ça n'y paraît pas.— Mais trêve au badinage ;— dites donc Provencher, avons-nous des provisions pour longtemps ?

M. Provencher.— Ma foi ! Mon cher gouverneur, je suis à prendre mon dernier verre de Molson, et je suis à la veille de manger notre dernier hareng ; nous ferons bien de commencer à serrer nos ceintures. Il faut avouer que nous avons un collecteur de Douanes qui ne se presse pas de pourvoir aux besoins du gouvernement de Sa Majesté.

Hon. M. McDougall.— Provencher, avez-vous lu l'histoire de Robinson Crusé ?

M. P... Oui, M. le Gouverneur, *Robinson crut Zoé*, et il fut bien trompé.

Hon. McDougall, riant.— Provencher, vous valez votre pesant d'or ;— avant de mourir, je vous, ferai nommer gouverneur du Nord-Ouest, je ne pourrai faire un meilleur choix.

M. P. C'est mon opinion, et je la partage.— Mais du train que vont les choses, l'héritage en vaudra guère la peine.

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada. Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE.....\$4.00 par an. PAR NUMERO..... 30 Centims.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à dix copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile. Le port des numéros envoyés par la Poste sera payé par l'Éditeur. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centims la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE : 10-PLACE D'ARMES-10 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS : 319-RUE ST. ANTOINE-319



HEARN & CIE

VENDRONT

LEUR

FONDS

DE

LANTERNES MAGIQUES,

ET DE VUES

AU PRIX COURANT

Pour écouler le fonds de la saison.

PRESENTS DU NOUVEL AN !

VENEZ EXAMINER LES LUNETTES D'OR ET D'ARGENT.

Etc. Etc.

28 déc.

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE Publié tous les Samedis à Montréal, Canada. Par GEORGE E. DESBARATS & CIE. ABONNEMENT.....\$2.50 par année Aux États-Unis..... 3.00 Par numéro..... 5 Centims Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES.....10 Centims la ligne 1re fois 5 Centims " 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

FRAIS DE POSTE-ATTENTION ! Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centims par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centims qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 10 Place d'Armes, Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

LIBRAIRIE J. B. ROLLAND ET FILS.

12 & 14 RUE ST. VINCENT, MONTREAL.

Cet Etablissement est constamment du mieux assorti en Livres d'Histoire, de Littérature, de Théologie, de Droit, de Médecine, de Sciences diverses, de Classiques Français, Latin, Grec etc., etc. Les maisons d'Education trouveront à cette Librairie toute espèce de Livres et Fournitures d'Écoles à des prix qui défient toute concurrence.

L. P. DUFRESNE,

MARCHAND DE Montres en or et en argent. Bijouteries, etc. 88, RUE ST. JOSEPH, MONTREAL. MONTRES ET BIJOUTERIES RÉPARÉES ET GRAVÉES

C. T. DORION,

HORLOGER ET BIJOUTIER No. 86 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 10 Place d'Armes et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.